

À

COLLECTION

D'HISTOIRES COMPLÈTES

DE TOUS

LES ÉTATS EUROPÉENS.

À

Paris. — Imprimerie et fonderie de Rixoux, rue des Francs-Bourgeois-Saint-Michel, 8.

A

HISTOIRE
DE
L'EMPIRE OTTOMAN,

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR M. DE HAMMER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND, SUR LA DEUXIÈME ÉDITION,

PAR M. DOCHEZ.

TOME PREMIER.



PARIS.

PARENT-DESBARRES, EDITEUR,

RUE DE SEINE, 48.

1840

PRÉFACE.

Trente ans se sont écoulés depuis que Jean de Müller m'engageait à me consacrer à l'étude de l'histoire, à m'appliquer de préférence à celle d'Orient, à suivre surtout les destinées des Ottomans ; il m'exhortait à subordonner la connaissance des langues aux recherches et aux écrits historiques. Dieu le veuille ! répondis-je, en considérant l'importance du sujet, la grandeur et l'abondance des matières, la longueur de l'œuvre, la difficulté des travaux préparatoires, et les obstacles à surmonter pour se procurer les secours nécessaires. L'empire ottoman, dont le berceau apparaît à la sortie du moyen âge, dont la jeunesse, l'âge viril et la vieillesse remplissent les trois siècles de l'histoire moderne, est un vaste corps d'une haute importance dans l'histoire du monde. Ses destinées sont étroitement liées à celles des États voisins en Asie et en Europe, et agissent sur les mouvements de tous les États d'Europe et d'Afrique, depuis la mer du Nord jusqu'à la Méditerranée, des rivages de la Bretagne et de la Scandinavie aux colonnes d'Hercule et aux cataractes du Nil. Ce colosse puissant, un pied en Europe, l'autre en Asie, tenant sous lui le passage pour la navigation et le commerce entre ces deux divisions du monde, quand l'heure de sa chute aura sonné, couvrira de ses débris trois parties de la terre. Fondé sur les ruines de la puissance des Césars d'Orient, l'empire ottoman comprend encore aujourd'hui une plus vaste étendue que l'empire byzantin au temps de sa plus grande splendeur, et quoiqu'il ait à peine atteint la moitié de la durée de son devancier, il offre déjà les trois phases de la croissance, de la vigueur et de la décrépitude. Aux trois anciens empires d'Assyrie, des Mèdes et des Perses, ont succédé, dans le moyen âge et les temps modernes, ceux des Arabes, des Mongols et des Turcs, comparables aux premiers en grandeur et en puissance et placés sur un théâtre historique plus assuré. L'histoire du chalifat, qui, comme celle des empereurs mongols, n'a pas encore trouvé d'écrivain en Eu-

rope, a aussi comme elle sur l'histoire ottomane l'avantage de présenter un tout complet. Mais outre la grande incertitude résultant du grand éloignement de temps et de lieu, ces histoires n'offrent pas non plus les secours et les sources nécessaires, sources à peine connues de nom, et qui ne sont pas toutes à la portée de l'écrivain. L'histoire ottomane, au contraire, a l'avantage d'être plus rapprochée de nous, soit pour les temps, soit pour l'espace ; elle offre l'immense intérêt d'une liaison immédiate entre le passé et le présent : il est possible de réunir tous les matériaux. Jusqu'ici cependant l'ignorance de leur existence, leur dispersion, la difficulté d'en approcher, les grands frais à faire pour en disposer, ont empêché qu'on en tirât parti en Europe.

De deux cents ouvrages turcs, arabes et persans traitant de l'histoire ottomane en général, ou de l'une de ses parties, ou qui offrent un ensemble de matériaux pour cet objet, le grand orientaliste anglais, sir Williams Jones, n'en a connu lui-même qu'une douzaine ; et dans les bibliothèques publiques de Constantinople même on trouve tout au plus vingt ou trente volumes historiques. Pendant trente années, je n'ai reculé devant aucune peine, aucune dépense, pour arriver et puiser aux sources, et quand l'acquisition de l'objet utile à mes études ne pouvait avoir lieu, je faisais en sorte de pouvoir au moins le consulter. Dans ce but, j'ai, pendant mes deux séjours à Constantinople, et dans mes voyages au Levant, non-seulement visité assidûment les bibliothèques et les librairies, mais encore depuis lors, par mes correspondances actives, j'ai cherché et découvert des ouvrages historiques à Constantinople, à Bagdad, à Alep et au Caire. Dans ce but, j'ai consulté pour mes travaux, en Allemagne, les bibliothèques de Vienne, Berlin et Dresde ; en Angleterre, celles de Cambridge et d'Oxford ; à Paris, la bibliothèque Royale et celle de l'Arsenal ; en Italie, celle de Saint-Marco à Venise, l'Ambrosiana à Milan, la Lorenziana et la Magliabechiana à Florence, celle du Museo Borbonico à Naples,



la Vaticana, Barberini, et de Maria sopra Minerva à Rome, et à Bologne, la bibliothèque si riche de Marsigli. Sans autre ressource que mon traitement, sans le secours des Académies orientales ou des Sociétés asiatiques, sans la protection des riches et des grands, j'ai, par trente ans de recherches et de dépenses, formé, pour mon sujet, une collection de matériaux, telle que nulle bibliothèque en Europe ou en Asie ne peut en offrir d'aussi complète. Qu'il me soit permis de rendre ici hommage à la générosité du dernier intendant S. E. M. le comte de Lützow, qui m'a fait présent de quatre excellents ouvrages historiques, et aux soins constants de mon ami l'interprète L. et R. M. le chevalier de Raab, pour m'en procurer beaucoup d'autres. Je dois d'autant plus de remerciements à ce dernier que, dans les sept dernières années, il m'a fait trouver quantité d'ouvrages que j'avais en vain cherchés pendant vingt ans, et que sans lui je n'aurais pu combler les lacunes d'une œuvre classique dont l'achèvement était indispensable à la composition de cette histoire. Enfin, grâces soient rendues à la libéralité des ministres de Prusse et de Saxe, et aux gardiens des bibliothèques royales qui veulent bien permettre et offrir la communication à l'étranger de leurs trésors littéraires.

Pendant que j'attendais du temps et des circonstances la possession complète des matériaux qui me manquaient, je m'occupais soit à étudier et mettre en œuvre ceux que j'avais déjà sous la main, soit à faire des travaux préparatoires sur la chronologie, la géographie et la littérature. Au moyen de ces travaux et de la connaissance acquise du peuple et de son gouvernement, par mes voyages et mes peines, je tâchais de me rendre digne du but élevé que je voulais atteindre. De tous les ouvrages historiques de l'Orient que j'ai pu découvrir, il n'en est aucun que je n'aie lu et mis à profit ; de toutes les histoires ottomanes dont l'acquisition était possible, il n'en est aucune que je n'aie achetée. Les résultats de mes travaux préparatoires sur la topographie, la bibliographie, la statistique et l'histoire sont en partie imprimés et mis sous les yeux du public, en partie encore manuscrits. Par ces études, ces exercices préliminaires, d'un côté se révèle à l'historien une source abondante où il puise la connaissance des temps, des lieux, du gouvernement et de la lit-

térature, et de plus il peut faire écouler l'immense superflu dans lequel il eût été noyé.

Malgré tant de soins, l'amas de notions chronologiques, philologiques et biographiques entassées par les historiens précédents était si énorme, il fallait tant de rectifications et d'éclaircissements, qu'il était impossible de passer ces pièces sous silence ; j'ai dû les citer comme documents à l'appui des changements que je voulais introduire dans les mots et dans les choses. Il était surtout nécessaire de classer ces matériaux, de peur que les historiens à venir, les trouvant épars sur leur chemin, ne fussent disposés comme les précédents à les prendre pour d'excellentes pièces de construction ; pour que le lecteur n'en fût pas embarrassé, je les ai rejetés à la fin de chaque volume en forme d'appendice. Il'en est autrement pour la citation des autorités sur lesquelles s'appuie le texte. Aujourd'hui aucun écrivain n'est bien venu à demander qu'on le croie sur parole. En tout temps l'historien a dû étudier et puiser aux sources ; notre époque incrédule exige encore qu'il les cite. Le lecteur ne se sent pas obligé d'ajouter une foi aveugle aux récits de l'historien ; il faut encore que celui-ci produise des témoignages authentiques. On demande la preuve de ce qu'il dit, et aucun moderne ne peut avoir la prérogative des anciens, qui étaient crus sur parole. Mais si le lecteur a presque complètement le droit d'exiger ces garanties, l'écrivain, de son côté, doit réclamer toute confiance à la bonne foi dans les citations, tant que le contraire n'est pas démontré. Tout soupçon de traduction infidèle ou de citation inexacte qui n'est fondé que sur un scepticisme inconsidéré retombe sur son auteur (chaque fois que le passage mis en doute est cité dans le texte original) comme une injuste attaque à la réputation de l'écrivain. Pour satisfaire à cette exigence qui demande les documents dans le texte original, il faudrait grossir cette histoire d'autant d'in-folios qu'elle aura d'in-octavos ; et d'ailleurs, tant que les historiens ottomans ne seront pas comme les Byzantins imprimés dans leur texte et ensuite traduits pour former une masse énorme de volumes, les pièces ne pourront être citées que d'après les manuscrits existants ; encore faudra-t-il renoncer à les produire dans le texte original, aussi longtemps que les lettres turques ne seront pas familières à nos imprimeurs comme les lettres grecques.